



## Les Rouges, le milliardaire... et moi

de Claude Llabres

Perpignan, Éditions Talaia, 2015, 120 pages, 13,00 €

par Guy Barbier

« AU COMMENCEMENT, le Parti communiste français était une utopie, ensuite ce fut une tragédie. Ce n'est plus qu'une comédie. » Claude Llabres en a été membre pendant trente ans, de l'apogée jusqu'à l'amorce du déclin. Il s'est trouvé, raconte-t-il, au cœur d'un triangle formé par le PCF au sommet de son influence, le PC de l'Union soviétique au faite de sa puissance et le gros affairiste communiste Jean-Baptiste Doumeng, le « milliardaire » du village de Noë, en Haute-Garonne.

Doumeng, son « Tonton », Claude Llabres l'a connu dès sa plus tendre enfance: son père, militant communiste et fils du fondateur du PC à Toulouse, était le directeur de la société Interagra, navire amiral et holding du groupe du « milliardaire rouge ». C'est Doumeng qui, en 1969, au cours d'un dîner avec Waldeck Rochet, lui fit recruter Llabres comme permanent du parti... salarié par Interagra justement: révolutionnaire professionnel! le rêve enfin réalisé du fougueux Toulousain, dessinateur industriel sans enthousiasme mais adhérent très activiste de la Jeunesse communiste depuis 1956 (il avait seize ans) et du PC depuis 1958. En 1970, pendant son année d'étude à



l'École léniniste internationale de Moscou, il était régulièrement invité par Doumeng, lors de ses déplacements, dans les restaurants les plus chics de la nomenklatura, comme il le sera plus tard, à Paris, dans les établissements les plus huppés de la capitale: Maxim's, la Tour d'Argent... Les liens entre les deux hommes se resserrèrent évidemment après leur élection respective au Conseil général, puis après l'accession, en 1976, de Claude Llabres aux fonctions de premier secrétaire fédéral de la Haute-Garonne et de membre du Comité central. En privé, Jean-Baptiste et Claude se disaient tout. Aux yeux de Llabres, Doumeng passait pour très bien informé et de bon conseil, même s'il fallait faire la part de l'esbroufe: grisé par sa réussite sociale, le « milliardaire » débordait d'assurance. Nommé en 1979 responsable adjoint du secteur des intellectuels et de la culture place du Colonel-Fabien, Llabres, après la nouvelle déconfiture électorale du PC aux élections européennes de 1984, entra en dissidence, avec quelques autres comme Fiterman et Rigout, anciens ministres communistes du gouvernement socialiste. Une attitude que Doumeng désapprouva. Cependant, Jean-Baptiste voulait encore protéger Claude. En 1987, quelques semaines avant sa mort, il l'alertait: « Avec leur fantasme de complot, méfie-toi de ces types, ils pensent que tu es manipulé par l'Élysée ». Effectivement, les dirigeants staliniens du PCF criaient alors à une opération téléguidée depuis le palais présidentiel; leur émoi était sincère selon Doumeng car, expliquait-il, « dans leur logique, il n'y pas d'espace entre critique et trahison. »

Loin du communisme désormais, Claude Llabres ne renie pas pour autant son « ami »; mais il ne tolère pas la révérence et les exagérations de trop nombreux responsables politiques, d'hommes d'affaires et de journalistes, flatteurs post-mortem: Doumeng s'était mis au service d'une noble cause; il était aussi un businessman remarquablement avisé et un analyste sûr de la vie politique; il jouait un rôle éminent dans les relations commerciales et même politiques internationales... Llabres entend rééquilibrer la balance: « d'incontestables qualités, souvent embrouillées dans de non moins incontestables défauts. »

Né en 1919, fils d'un métayer, Jean-Baptiste Doumeng, esprit vif et curieux, quitte l'école tôt mais s'instruit à Noë, auprès d'un curé cultivé, d'un receveur de poste anarchisant et d'un préfet en retraite. Ayant rencontré, en 1934, Jean Baby, professeur d'histoire et communiste, il adhère l'année suivante au PC. Pendant la guerre, il participe à la Résistance. Très entreprenant et habile, il prend la direction de l'Union des coopératives agricoles du Sud-Ouest en 1946. Flairant l'aubaine, il se saisit du climat d'unité nationale de la Libération, favorable aux communistes, pour conquérir le quasi-monopole du commerce avec l'URSS. Commenant par offrir à Staline un train de pommes de terre pour le peuple russe, Doumeng recevra bientôt, en retour, l'exclusivité de l'importation des tracteurs soviétiques et tchécoslovaques. Après la création d'Interagra, au milieu des années cinquante, les affaires de Doumeng s'envoleront. Grâce au mouvement communiste et à l'URSS, il deviendra riche et pourra, comme il disait, « verser aux quêtes » (du PCF), donnant sur ses

propres profits ou acheminant une partie de l'argent du Kremlin : « il allait se servir du parti tout en le servant » commente Llabres. Dans les années 1960-1970, Doumeng étend ses activités de tous côtés : syndicalisme agricole (création du Modéf) ; coopératives ; commerce des vins, fruits et légumes, viande, céréales, etc. ; haute couture (Jacques Estérel) ; foot (Toulouse Football Club) ; rapprochement avec le ministère de l'Agriculture (Edgar Faure). En 1969, année de l'élection de Georges Pompidou, Doumeng fait, comme par hasard, alliance avec les Rothschild, anciens employeurs du nouveau Président, au sein de la Compagnie européenne de Distribution. À l'automne 1977, en pleine rupture de l'Union de la gauche, il cède une grande partie de ses parts de la Société Estérel à des Poniatowski, des giscardiens ! En 1959, Doumeng arrache la mairie de Noë et, en 1970, le canton aux socialistes.

« Le moteur principal de son énergie n'était-il pas chez Doumeng le besoin de paraître ? » se demande Llabres. Doumeng était cabot ; il était entouré d'une foule de courtisans (des pique-assiette !) et il adorait ça. Il aimait jouer au paysan – alors qu'il n'avait jamais rien cultivé – mal dégrossi mais autodidacte et arrivé par lui-même (comme Marchais jouait à l'ouvrier). Dans les conversations, il plaçait toujours les quelques citations philosophiques qu'il connaissait, se forgeant ainsi une réputation d'homme de grande culture. Il invitait à sa table des artistes, comme Léo Ferré, Jacques Brel, Jean Ferrat ou Johnny Halliday. À Paris, il descendait dans les palaces : le George V, le Plaza Athénée, le Scribe... Il roulait en Mercedes six portes avec chauffeur et volait en classe « affaires ». Il fréquentait des politiques de tous les bords, sauf les socialistes, les vrais rivaux, dont il se défiait. Toutefois, de la condition ouvrière, il ne connaissait rien (« soi-disant calé en économie, il n'évoquait jamais les mécanismes de l'exploitation de l'homme par l'homme chers au père Marx. »)

Tous les dirigeants nationaux du PC passant à Toulouse faisaient, en toute discrétion, le détour par Noë, accompagnés par le premier fédéral. L'accueil y était royal : une « grange » à l'intérieur douillet et richement décoré d'œuvres d'art ; une vue panoramique sur une reposante prairie ; les délices de la gastronomie régionale ; l'atmosphère conviviale et « fraternelle » ; la conversation libre et enjouée du maître de maison... Georges Marchais se plaisait avec Doumeng, qui, lui, appréciait la faconde du secrétaire général du Parti. À Noë, Doumeng organisait pour Marchais des parties de chasse comme celui-ci en raffolait. À Paris, Doumeng disposait de son rond de serviette dans la salle à manger particulière des membres du Bureau politique, place du Colonel-Fabien. Il se rendait régulièrement au siège du Comité central pour parler avec Gaston Plissonnier, le très puissant secrétaire administratif du CC, de ses affaires avec les Soviétiques ; il rencontrait aussi Georges Gosnat, le trésorier, à propos des subsides nécessaires au PC. Au CC, on estimait ce camarade parti de rien, devenu le bienfaiteur financier du PCF et un allié important du PC soviétique.

Cela dit, Doumeng croyait-il au grand but final affiché des Partis communistes? À la société sans classes et sans État prophétisée par Marx? Certainement pas (lui pas plus que les autres responsables communistes, d'ailleurs). En revanche, il aimait répéter que chez lui, à Noë, sa table ronde, agencée de telle façon que chaque convive puisse accéder aux mets de son choix, préfigurait l'abondance communiste, chacun consommant selon ses besoins... Le système communiste idéal, Doumeng l'avait réalisé pour lui-même. Il croyait à la triple puissance de l'URSS, du PCF et d'Interagra, ses mondes à lui, auxquels il prédisait un bel et long avenir. En quoi il était bien mal informé et inspiré: les qualités de maquignon ne font pas un visionnaire. L'effondrement de l'empire commercial de Doumeng a suivi, logiquement, celui de l'Empire soviétique. Claude Llabres a assisté, en 1993, à la piteuse vente aux enchères des biens meubles de la société Interagra à Noë.

Aujourd'hui, Llabres trouve pitoyable et ridicule ce petit PCF qui se réfugie sous l'aile de Jean-Luc Mélenchon ou encore qui garde, pour l'image ou le souvenir, «Fabien», symbole de puissance, mais loue à des entreprises capitalistes ses locaux désertés.

À l'enterrement de son «Tonton», en avril 1987 à Noë, Llabres, l'«ennemi de l'intérieur», se fit repousser, à coups de pied dans les chevilles, vers l'arrière du cortège funèbre. Encore membre du Comité central, il aurait dû normalement être en tête, avec les autres dirigeants et les ambassadeurs des pays de l'Est. Le voyant aux prises avec le service d'ordre du Parti, un ancien résistant l'exfiltre avant de lui dire, les larmes aux yeux: «Mon camarade, si à la Libération, nous avions pris le pouvoir, pour la cause je t'aurais fusillé.» C'est pendant la descente au caveau de «Jean-Baptiste» que Claude décide de démissionner du Parti communiste et de quitter l'univers des brutes nomenklaturistes.

Le petit livre de Claude Llabres, bien qu'un peu «fouillis», se lit agréablement. Il a le grand intérêt de constituer un témoignage de première main sur les mœurs des nomenklaturistes du PCF, du temps de sa «grandeur».

